

Je m'étais enfin assoupi quand la voix du contrôleur me tira du sommeil.

– Signore di ciao, Milano Centrale in dieci minuti!

– Grazie.

Je me redressai pour m'asseoir sur le rebord du lit de la single, dans ce train de nuit qui filait vers Venise après avoir franchi les tunnels des Alpes. J'avais longtemps somnolé, bercé par le lancinant roulement du wagon tandis que le convoi peinait dans les rudes rampes de la Suisse.

Milan ! Personne ne m'y attendait et pourtant j'y avais un rendez-vous. Je m'étais enfin décidé à rompre avec le quotidien, à laisser derrière moi les conventions qui imposent leurs lois et s'emploient à ôter du sens à la vie pour m'abandonner à mon obsession, si ce n'est à ma névrose. Déjà, le train ralentissait en abordant la banlieue de la métropole lombarde. Je m'approchai de la fenêtre et en soulevai le rideau. Un jour blafard pénétra dans l'étroite cabine, chassant la pénombre. Dehors, les petites gares se succédaient, leurs quais remplis de voyageurs matinaux. Je distinguais parfois, de façon fugitive, quelques regards envieux qui s'attachaient sur la ligne de la longue voiture bleue qui me transportait, évocation d'une évasion peut-être inaccessible pour eux.

Voilà pour la réalité.

Mais je vivais une autre existence, dans un autre train, à un autre âge. Ce n'était bien sûr qu'une construction de l'esprit, mais celle-ci était à mes yeux infiniment plus importante et riche que le quotidien ennuyeux dans lequel évoluait mon moi physique. J'étais installé dans un véhicule fabuleux, capable de franchir des distances inouïes à une vitesse folle, puis de permettre à ses passagers de découvrir posément les merveilles offertes au-delà du long tube transparent qui filait à travers les fonds marins. On pouvait ainsi rallier Paris à Sydney en quelques heures, l'Amérique à l'Europe en un clin d'œil ; et la Terre n'était plus un astre isolé, mais une étape importante au carrefour de routes célestes suivies par des myriades de peuples. Oubliées les misères anciennes, les colères fulgurantes d'une humanité primitive. Dans ce monde futur, adouci par de nouveaux principes venus des étoiles, l'harmonie régnait sur toutes choses, le bonheur habitait chaque être et l'équilibre instable obtenu par les notions d'échange et de valeur n'était plus qu'un souvenir. Pourtant le commerce s'exerçait encore, mais il était ravalé au rang de loisir pour quelques passionnés qui recherchaient à travers cet art non le profit mais l'esthétisme dans l'acte. À quoi bon travailler pour acheter quand tout est à portée de main ou de tentacule, que la satisfaction matérielle n'est plus une priorité puisque l'abondance est là, et que la joie de vivre transfigure l'existence et lui donne du sens ? À quoi bon se déchirer quand la paix est universelle et qu'il n'y a rien à convoiter chez son voisin ?

Pourtant je savais qu'une telle situation, idéale, utopique, n'avait aucune chance d'exister un jour, que la Terre resterait probablement isolée dans l'univers jusqu'à la fin des temps et qu'aucune sagesse issue des étoiles ne sauverait l'humanité du désastre qu'elle se préparait. Oui, je n'ignorais rien de tout cela, aussi était-ce sans doute la raison pour laquelle j'échafaudais ce monde virtuel avec toujours plus de précision, consolation personnelle et égoïste, forteresse imprenable d'un espoir qui ne voulait pas abdiquer. Et voici que je parcourais des contrées fabuleuses, tandis qu'autour de moi une fête battait son plein.

Comme une bulle qui éclate, cette vision merveilleuse bascula soudain et ce fut celle de la gare de Milan, délire mussolinien, qui vint la supplanter. Ma valise était déjà bouclée et j'attendis quelques minutes avant de quitter mon compartiment, laissant l'atmosphère de ce gigantesque terminus prendre peu à peu possession de moi. En descendant sur le quai, le conducteur des wagons-lits me salua en me rendant mon passeport, et je lui répondis évasivement. Je considérai un instant la monumentale verrière, établissant un parallèle absurde avec les parois transparentes qui isolaient

mon train du futur des abysses marins hantés par d'incroyables créatures. Haussant les épaules, je recherchai la sortie principale, en quête d'un taxi. Comme toutes les grandes villes, Milan s'était glissée dans les habits standardisés des métropoles occidentales, et l'on pouvait indifféremment se promener à Berlin, Londres ou Madrid sans ressentir de dépaysement marqué. L'uniformisation était en marche, fille sans charme du progrès technique et de la mondialisation. Et pourtant, cette ville échappait en partie à cette lèpre car elle abritait un édifice à nul autre pareil, et j'étais venu pour lui, ou plutôt pour la voix qu'il avait protégée.

Traversant l'immense salle des pas perdus, débauche de marbres à l'antique, je me dirigeai dehors, vers l'esplanade qui ouvre sur la ville. Je n'eus que l'embarras du choix pour désigner un taxi.

– Hôtel Principe de Savoia, Piazza della Republica, por favor.

– Si Signore.

Le chauffeur, une caricature de beau gosse, les cheveux noirs gominés sans excès, le visage régulier à la barbe savamment négligée, les yeux dissimulés par des lunettes de soleil, empoigna ma valise tandis que je m'installai à l'arrière de son Audi. Il y avait déjà bien longtemps que Fiat avait cédé du terrain aux belles allemandes en Italie, et conduire dans Milan n'était plus une épreuve insurmontable, à condition de savoir se soustraire à la rencontre inopinée avec ses vieux tramways brinquebalants.

La ville est agréable ; elle ne manque pas bien sûr de buildings impersonnels aux façades de verres fumés, mais elle conserve de belles bâtisses en pierre de taille et l'on devine que l'on peut y flâner à loisir sur de larges avenues plantées de tilleuls ou d'acacias. Et d'une certaine manière, j'étais venu pour me promener.

Mon taxi eut tôt fait de me déposer à destination. Le *Principe de Savoia* était une réplique de palais vénitien entouré, en pleine ville, d'un jardin charmant et étrangement calme. La réception se chargea de mes bagages – ma chambre ne serait prête qu'en début d'après-midi – et je commandai un petit-déjeuner que je me fis servir dehors, à proximité de la fontaine. Le ciel était dégagé et je sentais battre le pouls de la cité qui enserrait de toutes parts ce havre de paix. Je fermai les yeux, savourant cet instant. Voilà, j'étais sur place désormais, peut-être au bout de cette quête absurde ; à la recherche impossible de celle qui représentait tout pour moi, et dont les cendres avaient été dispersées trente ans plus tôt en mer Égée.

Détendu, je rejoignis à nouveau, par la pensée, le merveilleux train futur dans son étincelant tube de cristal. Mon voisin était originaire d'Achernar. Je dis voisin, mais comment savoir si cette créature était sexuée ? D'ailleurs, existe-t-il seulement une forme de vie autour d'Achernar ? Celle-ci pullule-t-elle à travers l'espace ou sommes-nous désespérément seuls dans cet univers, perdus, inutiles ? Dans mon rêve, cette question avait reçu une réponse car il s'y côtoyait une foultitude de peuples qui, tous, partageaient leur joie de vivre avec l'homme que j'étais resté. Quelques places devant moi s'ébattait un couple de Végiens – et là il n'y avait pas d'ambiguïté sur leur dualité. Se livraient-ils à une parade amoureuse ou échangeaient-ils des observations sur le spectacle qui les entourait ? J'étais incapable de le préciser. Ils formaient un tourbillon de couleurs, d'enroulements lascifs aux figures changeantes. Ils étaient terriblement étrangers mais merveilleusement beaux ; leurs corps s'exposant aux regards dans des courbes d'une douceur presque douloureuse à force de perfection. Leurs têtes étaient à peine distinctes du reste de leur anatomie, et c'étaient les yeux – ils en possédaient deux également – qui me bouleversaient, car je n'avais jamais vu de tels puits ouverts sur l'âme. Oui, dans ce monde intime qui n'existera jamais, l'harmonie était maîtresse des cieux. Ses créations résultaient d'une longue maturité. Le bonheur d'être là, de respirer, de voir, d'aimer, de partager, de goûter à toutes les subtilités que les sens pouvaient percevoir imprégnait l'atmosphère du wagon. Cet enthousiasme soulevait les esprits et emportait les passagers de cette flèche d'or dans une folle fête. Le bonheur permanent nous semble synonyme d'ennui car il annonce une vie semblable à un long dimanche tranquille. Mais c'est parce que nous sommes désespérément seuls que nous n'apprécions cette plénitude qu'à condition qu'elle soit éphémère. Au contraire, dans mon monde imaginaire, le bonheur rayonnait comme un astre bienfaisant sur ceux qui, nés sur des terres étrangères, se découvraient, communiaient, échangeaient, se trouvaient enfin.

– La vostra piccolo-colazione signore.

– Grazie.

Je retrouvais brutalement ma triste peau de terrien du XXI^{ème} siècle. Pourtant, un peu de l'allégresse rêvée demeurait en moi. Je fus donc presque aimable avec le serveur et découvris en mordant dans la brioche que la faim me tenaillait. Quelques clients déjeunait également aux autres tables, et le personnel, avec l'élégance inimitable des *cameriere* italiens, s'empressait autour d'eux. Le sentiment d'évoluer hors du temps était prégnant. Je n'aurai su dire pourquoi je me sentais soudain si bien, refoulant le mal insidieux qui me poussait à me réfugier dans une virtualité consolatrice ? Était-ce parce que le but que je poursuivais semblait à ma portée ? Je savais pourtant que je ne rencontrerai que désillusion et chagrin, mais je devais aller au bout des choses, je n'avais plus le choix. Mon petit-déjeuner terminé, je me levai et sortis sur le perron de l'hôtel. L'endroit que je désirais découvrir était très proche, aussi ne pris-je point la peine de héler un taxi. À Milan, on marche mais on ne se presse pas. Une qualité de vie protège ses habitants de la fièvre des villes du nord. Et pourtant, la nonchalance méditerranéenne n'y a pas cours. J'avais le plan en tête : il me suffisait de remonter la *Via Broletto* sur quelques centaines de mètres, puis de prendre à droite à l'angle de la *libreria del Mare* pour tomber enfin sur le temple du *bel canto* sur Terre.

La Scala de Milan... C'était ici qu'elle avait incarnée Norma, lors d'une mémorable représentation en 1955, et qu'à son écoute, bien des années plus tard, j'étais tombé pour toujours dans ses rets. Je m'arrêtai au bord de la place, incapable d'avancer, découvrant enfin, en réalité, ce que j'avais si longtemps contemplé en photo. La façade classique et sobre précédait la salle immense, aux célèbres loges superposées, restaurée en 2004. Pour l'Histoire, c'était le souvenir de Verdi qui restait attaché à ce monument, mais pas pour moi ! Je me sentais terriblement ému sous ce soleil ardent, le cœur serré, les yeux embués. Pour résister à ce désarroi et reprendre pied, je me dirigeai vers la terrasse d'un café proche, escale obligée avant l'ultime traversée.

Attablé devant un thé, je récupérai mon souffle et mon calme. Je me sentais épuisé, comme à l'issue d'une longue course. Le sang affluant aux tempes ; une sueur d'angoisse perlait à la racine de mes cheveux. Ma contenance retrouvée au bout de quelques minutes, je réglai la consommation et, rassemblant mes forces, je me dirigeai, presque contre ma volonté, vers le lieu de tous mes fantasmes. Je ne savais absolument pas ce que je devais faire, la folie me possédait et je n'y résistais pas, car l'heure que j'espérais et redoutais à la fois allait sonner, séparant définitivement un avant d'un après. Je devinais que je ne serais plus le même homme au terme de cette épreuve, que je finirais brisé ou comblé. Une voix intérieure - celle d'une sagesse refoulée - me murmurait que je sortirais probablement anéanti par la dure réalité que je refusais jusqu'à présent d'accepter.

Je pénétrai sous les arcades. Il était encore tôt et la petite galerie était déserte. Sans but véritable, je m'avançai à l'intérieur, me heurtant inévitablement aux lourdes portes closes qui ouvraient sur le théâtre. Évidemment, les chances d'y pénétrer à une telle heure étaient faibles. Je me sentais un peu ridicule, conscient, dans un éclair de lucidité, de la bêtise que je commettais en dilapidant temps et argent ainsi. Mais la raison m'abandonna encore plus vite, tandis que grandissait en moi une douleur semblable à celle que cause la perte d'un être cher. J'étais totalement désemparé, et je pris appui contre un mur pour ne pas m'affaïsser.

– Signore, lei si sente ammalato ?

Je ne l'avais pas entendue approcher. Revenu brusquement à la réalité, je me retournai, surpris et décontenancé.

Elle était petite et fine, les yeux sombres et expressifs. Elle portait avec élégance un tailleur noir un peu sévère. Seules ses lèvres ourlées de rouge et des boucles d'oreille assorties mettaient une touche de couleur vive dans l'ensemble. Son regard, posé sur moi, était celui d'une femme inquiète.

– Ça va aller, merci.

– Oh, vous êtes Français ?

– Oui.

– J'avais l'impression que vous alliez faire un malaise. Vous êtes sûr que tout va bien ?

– Merci, c'est très gentil de votre part. J'étais juste sous le coup de l'émotion. Nous ne sommes pas n'importe où ici.

– Certes, mais de là à frôler l'évanouissement...

– C’est sans doute la rançon d’une folle admiration. Merci de m’avoir ramené sur Terre.

– Excusez-moi d’être indiscreète, mais qu’est-ce qui vous a affecté à ce point ?

Nous étions là, face à face, dans le bruit ambiant de la circulation matinale, et pourtant comme isolés dans une bulle.

– Oui, vous êtes indiscreète, répliquai-je doucement. Mais c’est votre droit.

– Pardon, je ne voulais pas vous offenser.

Avant qu’elle ne se détourne, un réflexe joua en moi et je lui demandai :

– Vous ne m’avez pas vexé, n’avez crainte. Écoutez, si vous disposez de quelques minutes, voulez-vous que nous en parlions autour d’un bon café ? Cela me ferait du bien en vérité et je serais heureux de pouvoir vous remercier de votre attention.

Quelque chose dans mon expression devait la rassurer et en même temps aiguïser sa curiosité, car son hésitation dura juste une fraction de seconde.

– Pourquoi pas, je ne prends mon service que dans une demi-heure.

Nous rejoignîmes la terrasse que je venais de quitter quelques instants auparavant.

– Je m’appelle Luc, fis-je.

– Monia, me lança-t-elle en retour.

– Vous parlez très bien le français. Où l’avez-vous appris ?

– Comme beaucoup d’autres, à l’école, me répondit-elle en souriant. Et puis mon travail m’oblige à pratiquer quelques langues.

– Ah bon.

– Vous êtes étonnant. N’importe qui m’aurait demandé ce que je fais !

– Sans doute. Que prenez-vous ?

– Un café.

Je passai commande auprès du garçon qui m’avait déjà servi précédemment et qui fit comme s’il ne me reconnaissait pas.

– Alors, expliquez-moi ce qui peut atteindre, au point de le faire tourner de l’œil, un homme à priori dans la force de l’âge ?

– Disons que je suis mélomane et que La Scala est un endroit magique.

– Bien sûr, mais je ne crois pas que cela soit suffisant !

– Ajoutons qu’un fantôme hante ce théâtre, et que je suis venu à sa rencontre.

– Un fantôme ?

Elle exprimait à la fois un mélange d’étonnement et de moquerie.

– Oui. Vous êtes curieuse n’est-ce pas ? Alors je vous dis la vérité.

– Mais quel fantôme ? Je n’en ai jamais entendu parler, et pourtant je travaille ici depuis des années !

– Vous voyez, je n’ai même pas besoin de vous demander ce que vous faites, vous allez me le dire tout naturellement !

– Bien joué.

Le garçon nous interrompit en apportant nos consommations.

Un sourire éclaira son visage.

– Je vous en prie, continuez, fit-elle.

– Je vous amuse n’est-ce pas ?

– Oui.

– Pourtant tout cela est très sérieux. Je suis venu de Paris spécialement pour *elle*, je ne pouvais plus continuer à vivre sans en avoir le cœur net.

– *Elle* ?

– Oui, ce fantôme est celui d’une femme qui a ouvert une porte sur un monde merveilleux, absolu, à peine entraperçu par les pauvres mortels que nous sommes ; vous savez, comme ces peintres de la Renaissance dont les cieux langoureux se déchirent soudain et nous permettent de voir de loin des cités magnifiques et interdites. Elle a fait cela quand elle s’est produite ici.

Je montrai La Scala du doigt.

– Bien des artistes y ont laissé un souvenir durable. Beaucoup ont disparu, mais, j’en suis sûre, aucun ne hante ces murs sous les traits d’un spectre.

- Même la plus prestigieuse de tous ?
 - Vous parlez de Maria Callas, je suppose ?
 - Naturellement, qui d'autre qu'elle a transfiguré cette scène ?
 - Elle aussi est morte, et même un peu oubliée hélas.
- Je me redressai et la fixai droit dans les yeux.
- Non !
-

- Pourquoi es-tu malheureux Terrien ?

La créature d'Achernar venait de se tourner vers moi. Elle était à mi-chemin entre l'homme et l'insecte, avec de grandes antennes sans cesse en mouvement. Sa peau noire avait la texture d'un cuir, et on devinait que cela constituait presque une carapace. Son espèce était renommée pour sa sensibilité et son esthétisme. Tout son corps était comme sculpté de volutes, d'arabesques compliquées qui, je le savais, traduisaient une philosophie personnelle directement compréhensible pour ses semblables. Ainsi, dans sa communauté, il était possible de se réunir par affinité, de partager ses passions sans prononcer la moindre parole, car tout était évident, non dissimulé, à fleur de peau en quelque sorte. Pour l'esprit humain, cela était totalement hermétique et je ne pouvais qu'admirer ces motifs sans en saisir les significations. Ses yeux bleus, aux facettes semblables à celles d'une pierre précieuse, m'examinaient.

- Je suis à la recherche de quelqu'un que je ne trouverai jamais, soupirai-je.
- Seule la joie devrait t'habiter. Tu es une créature sexuée n'est-ce pas ? Tu cherches ton complément ?
- Oui, la partie qui me manque pour accéder au bonheur. Hélas, elle est perdue pour toujours.
- Rien ne se perd dans l'univers, telle est la loi.
- Et pourtant elle n'est plus.

Le train accélérât, les parois du tunnel de verre devenant, sous l'effet de la vitesse, un brouillard fuyant au travers duquel il était impossible de capter le moindre détail. Les étranges passagers de ce véhicule ne se souciaient guère de cet effet, transportés par une allégresse irrésistible. Et voilà que je ne la partageais plus, et je sentais l'infinie compassion de mon voisin à mon égard.

- Tu la connais pourtant ?
- Oui et non.
- Je me souviens des jours anciens où nous sommes venus pour la première fois sur ta planète. Nous vous avons libéré de vos peurs.
- Je sais.
- Vous étiez à la fois bons et mauvais. Mais seuls, terriblement seuls.
- C'est vrai, et votre arrivée fut une nouvelle aube.
- Il était temps. Vous suffoquiez, victimes de vos outrances et des choix désastreux que vous aviez arrêtés. D'autres peuples ont connu les mêmes tourments, nous autres d'ailleurs les avons éprouvés jadis !
- Vous nous avez changés.
- Le mot « malheur » ne devrait pas exister. Il y a tant de possibilités de s'accomplir pour les créatures douées de raison. Ouvrons-nous à l'univers, laissons-le pénétrer à flot dans nos cœurs.
- Mais tu n'as pas de cœur.
- J'ai bien mieux mon ami.
- Mais il y a la mort, la fin inévitable. Celle que j'aime appartient à son royaume.
- La mort ? Cela ne signifie rien.
- Cela signifie tout.
- Tu ignores tant de choses... Dis-moi, quelle est la forme universelle qui nous entoure ?
- Le cercle, sans aucun doute.
- Oui. Mais pourquoi cette figure et pas une autre ?
- Où est le lien avec la mort ?

- Répond d’abord à ma question.
 - Parce que c’est la plus simple des représentations.
 - Mais surtout parce qu’elle est finie et infinie. Tu peux en faire un tour complet ou la parcourir à jamais sans rencontrer d’obstacle. Et vois l’univers : étoiles et planètes sont rondes et l’on dit même que l’espace s’enroule dans une courbe. C’est l’image de la perfection.
 - Mais la mort...
 - Elle succède à la vie. Maintenant, inscrit cela dans un cercle.
 - La vie correspondrait à une rotation et quand celle-ci serait complète alors, tout serait accompli ?
 - Et tout recommencerait...
 - Mais nos corps périssent et nos esprits s’éteignent !
 - Sans doute et c’est aussi bien. Mais quelque chose de différent poursuit sa course puis se transforme à nouveau, une fois cette révolution achevée.
 - Un cycle sans fin ?
 - Nous ne le savons pas.
 - Donc rien ne serait irrémédiablement perdu ?
 - Exactement. Cela ne te redonne-t-il pas espoir ?
 - Peut-être. Mais l’image que je conserve d’elle appartiendrait pour toujours au passé ?
 - Oui, elle n’est plus qu’une apparence, un souvenir. Mais son essence demeure et s’enrichit. Tu peux la retrouver.
 - Je ferai n’importe quoi pour cela !
 - C’est très simple, écoute-moi...
-

- J’aurai juré que vous avez eu une absence !
 - Excusez-moi, je rêvais.
 - Pourquoi refusez-vous d’admettre l’évidence ? Cette histoire de fantôme n’a aucun sens.
 - Si je cède à la raison, alors tout sera terminé pour moi.
 - Et vous avez peur ?
 - Oui. Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis cela.
 - C’est vous qui l’avez souhaité, souvenez-vous.
 - Je dois vous paraître étrange...
 - Passablement, en effet.
 - Aimez-vous les interprétations de Maria Callas ?
 - Bien sûr ! Je possède quelques enregistrements de la Tosca et de la Traviata. Malgré les techniques de l’époque, la magie est toujours là.
 - C’est plus que cela, quelque chose de sublime, d’incomparable, qui vous brise le cœur et vous laisse pantelant, désarmé, impuissant devant une telle force, une telle beauté. Un miracle...
 - Je suppose que vous ne devez rien ignorer de sa vie et de son œuvre ?
 - En effet.
 - J’aimerais bien, à l’occasion, que vous m’en parliez, si cela est possible ?
- Je la regardai à nouveau, comme si je la découvrais vraiment. Son charme ne se révélait pas immédiatement, et il fallait quelques moments d’échanges avant de comprendre que l’on se trouvait en face d’une personnalité plus complexe que le premier abord ne le laissait supposer. Inexplicablement, je sentais que je la fascinai comme un animal inconnu, une exception au milieu d’un paysage convenu. J’étais pourtant convaincu de ma fatuité, et je ne recherchais aucune aventure. Alors, que se passait-il ? Elle m’offrait la possibilité d’une nouvelle rencontre, et ce n’était peut-être pas innocent de sa part.
- Volontiers, quand vous voudrez, finis-je par dire. Je suis descendu au *Principe de Savoia*. Laissez-y un message.
 - Entendu. Je dois y aller maintenant. À bientôt.
 - À bientôt.

Elle se leva, me fit un sourire et se dirigea vers La Scala. Je la suivis des yeux, m'attardant plus que je ne le souhaitais sur les courbes de sa silhouette.

– Nous allons à la poursuite de nos morts, car nous voulons savoir si une destination ultime nous est promise, ou bien si une suite infinie de transformations nous attend.

– Qu'apporterait une réponse à cette question ?

– Tout et rien.

– Je crois qu'il s'agit d'une connaissance inutile. Ce qui doit survenir viendra.

– Sans aucun doute, humain, mais c'est grâce à ce savoir que je peux exaucer ton vœu.

Le train ralentissait à nouveau à l'approche des fosses du Pacifique. Des éclairages puissants dissipaient la nuit sur son passage, révélant aux voyageurs émerveillés les habitants des abysses. Ces créatures, aveugles, transparentes, exposaient leurs formes hallucinantes à des êtres qui ne l'étaient pas moins. Un groupe d'Altaïriens, particulièrement subjugué, communiquait ses impressions au moyen de petits rectangles de verre dans lesquels alternaient des étincelles de couleurs vives, langage lumineux et chatoyant. Leurs grosses têtes en forme de potirons dodelinaient sur un rythme lent, complément indispensable aux rayons des miroirs qu'ils manipulaient avec leurs doigts palmés. Leur langue était purement visuelle. Il m'était impossible de la déchiffrer, puisqu'il fallait tout à la fois interpréter les couleurs et les mouvements de leurs têtes. Mais l'idée générale était évidente. Ils étaient heureux et le montraient.

– Dois-je mourir pour la rejoindre ?

– Non, car on peut tourner dans un sens ou dans un autre. Notre art tient en ce que nous savons revenir en arrière. Prends ceci !

Il me tendit, au creux de sa main noire, aux doigts effilés et presque humains, une perle satinée.

– Avale-la, ton métabolisme le supportera.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le moyen que nous possédons pour permettre à l'esprit de s'extraire du corps.

Il me désigna une seconde perle qu'il porta à la fente qui lui servait de bouche.

– Viens avec moi.

Au second soir de ma présence à Milan, je restai toujours à ne rien faire, allant parfois de l'hôtel à la Citadelle ou au centre, vers le quartier de la cathédrale. J'évitais pour l'heure de fréquenter les abords de La Scala. De longues heures solitaires dans ma chambre m'avaient offert des possibilités d'évasions vers ce monde futur qui, à chaque évocation, prenait une consistance toujours plus importante. J'étais conscient que cette fuite dans un univers imaginaire était l'expression d'un désespoir grandissant. Je me doutais que tout cela finirait mal, mais je n'arrivais pas à m'arracher à ce tourbillon.

Le téléphone posé sur le bureau sonna, me faisant sursauter. Le réceptionniste, à l'autre bout du fil, m'annonça, avec beaucoup de style, qu'une dame m'attendait dans les salons. Seule Monia connaissait ma présence ici. Sur le moment, je fus partagé entre l'excitation et l'indifférence, incapable d'adopter une position claire. Je pris le temps de me préparer avant de descendre la rejoindre.

Installée dans un fauteuil, une revue en main, elle leva la tête à mon approche et son sourire me fit étrangement chaud au cœur. Elle portait cette fois-ci une jupe bariolée et un chemisier blanc. Un collier de perles en verre de Murano rehaussait sa toilette.

– Bonsoir, fis-je. Je pensais que votre question d'hier était de pure forme, et je n'espérais pas vous revoir. C'est un plaisir.

– Merci. Allez-vous mieux ?

– Tout au moins ce n'est pas pire.

Je m'assis en face d'elle. Le barman s'approcha et s'enquit de nos souhaits.

– Ma foi, fis-je avant qu'elle n'ait pu s'exprimer, je prendrai volontiers un verre de Brachetto, et vous ?

– Moi aussi.

– Alors, repris-je, vais-je pouvoir satisfaire votre curiosité ? D'ailleurs, pourquoi vous intéressez-vous tant à mon histoire ?

Elle me fixa avec une pointe d'hésitation.

– C'est difficile à dire.

Je la sentais tendue, à deux doigts de se lever pour disparaître. Elle devait vivre un conflit intérieur et soudain, j'eus la conviction que des raisons profondes motivaient son comportement. Et j'étais certain de ne pas avoir affaire à une aventurière ou à une opportuniste.

– Ce que l'on porte au fond de soi-même est toujours difficile à exprimer, fis-je pour l'encourager. Je suis bien placé pour le dire.

– Parlez-moi d'elle, voulez-vous ?

Nous prîmes nos verres en main.

– Son secret tenait dans la possibilité de transférer sur le plan musical le personnage dont elle interprétait les souffrances, la douleur nostalgique du bonheur perdu, les fluctuations entre espoir et désespoir, entre orgueil et supplication, entre ironie et générosité. Les sentiments les plus divers, les déceptions les plus cruelles, les désirs les plus ambitieux, les amours brûlantes, les sacrifices les plus douloureux, tous les tourments de l'âme, acquéraient dans son chant une réalité mystérieuse.

Monia opina de la tête. Je poursuivis :

– Sa voix pouvait embrasser une variété de couleurs qui rendaient son timbre inoubliable. Elle constituait un instrument merveilleux. C'était purement celle d'une soprano *colorature* avec un son riche, enveloppant, ravissant selon tous les standards, capable des plus délicates nuances. Le grave était très sombre, puissant, pratiquement celui d'un baryton. Elle utilisait cette possibilité pour produire un effet dramatique en descendant beaucoup plus bas que n'importe quelle autre soprano. Son médium était particulier. Elle caractérisait les personnages qu'elle incarnait, créant une voix différente pour chacun d'eux et individualisant leurs émotions en fonction de leur psychologie, mais également de l'évolution de leur état d'esprit, au fur et à mesure du déroulement de l'action. Il y avait dans son chant une infinité d'exquis instants de bonheur. Elle introduisait un souffle de vie dans les protagonistes qu'elle incarnait, serrant de près l'intention du compositeur, sans jamais verser dans le mélodramatique. Un seul mouvement de ses mains était plus explicite que ce qu'un autre artiste pouvait faire durant tout un acte. Elle était Norma, la femme amoureuse délaissée par le père de ses enfants pour une autre. Elle annonçait, de façon prémonitoire, la trahison d'Onassis pour Jackie Kennedy.

– L'amour de sa vie.

– Oui, dis-je sombrement.

– Vous en parlez au passé.

– C'est vrai. Serais-je devenu enfin lucide ? Mais dites-moi ce que vous avez sur le cœur. Vous ne pouvez plus reculer !

Je ne savais pas si j'avais raison de la presser ainsi, mais la prémonition que quelque chose d'essentiel allait se produire m'y poussait.

À l'issue d'un bref instant de silence, elle déclara :

– C'est la première fois que je me mesure à une morte...

Tout naturellement, je lui proposai de dîner en ma compagnie. Dans une autre vie, j'avais fréquenté un restaurant à la cuisine raffinée qui ouvrait sur une tonnelle où courait une vigne vierge. L'établissement était toujours là et, quoique je n'eus point réservé, le maître d'hôtel nous trouva une table bien située. Nous n'avions pas échangé une parole durant le trajet. Monia renoua le dialogue une fois installés.

– À quoi occupez-vous vos journées, Luc ?

– Aucune importance.

– Vous vous comportez comme si vous ne viviez pas parmi nous.

– J’aimerais bien, mais la réalité se rappelle trop souvent à moi. Pourtant, vous avez raison d’une certaine manière, j’essaie de fuir ce monde pour un autre, imaginaire, où tous les maux qui nous accablent ne sont plus qu’un souvenir. Vous avez foi en l’avenir ?

– Je ne sais pas répondre à cette question.

– Moi si. Notre monde est malade. Oh certes, on peut soigner quelques-unes de ses affections, mais certaines sont si graves que nous ne possédons plus les moyens de les enrayer. Finalement, j’ai cessé de me révolter depuis que j’ai compris que tous les événements qui se produisent autour de nous, aux effets cumulatifs, nous entraînent irrésistiblement au fond du gouffre.

– Et s’il existait des remèdes ?

– J’en doute. Je n’en connais pas que l’on puisse aisément appliquer, car tout va trop vite. Alors oui, j’ai tiré un trait sur notre sort et je me suis réfugié dans le rêve. C’est sans doute un peu facile, mais je l’assume.

– Pourquoi cette obsession pour Maria Callas ?

– Elle incarnait ce qui est beau, noble et divin dans l’humain. Elle est partie, et l’espoir de devenir autre, supérieur, meilleur s’est évanoui.

– Je ne vous rejoins pas, répliqua-t-elle. Je crois que toutes les épreuves seront surmontées. Vous l’avez dit, il y a une part de divin dans l’homme. Elle n’a pas disparu avec *elle*.

– Peut-être, mais qui le sait ?

Elle se redressa imperceptiblement sur son siège et me regarda droit dans les yeux, avec une expression farouche.

– Maintenant : moi !

Je m’aperçus alors que la colère soulignait sa beauté. Son regard flamboyait, ses cheveux noirs répandus sur ses épaules renforçaient son air déterminé. Toute l’énergie qui l’animaient se révélait d’un coup et je me sentis faiblir en face d’elle. Comme dans un état second, je posai ma main sur la sienne et lui demandai :

– Sauvez-moi.

Monia reposait à mes côtés. Tout avait été très vite. Elle avait répondu à mon premier baiser lorsque nous nous retrouvâmes dehors, puis nous étions rentrés ensemble à l’hôtel. Nous avons fait l’amour d’une façon très douce, voluptueuse, tendre.

À travers l’obscurité qui baignait la chambre, je rejoignis, une dernière fois, le véhicule argenté qui achevait sa folle course dans ce futur qui n’existera jamais. Mon esprit s’était désincarné sous l’effet de la drogue que j’avais avalée, et je devinais celui de la créature d’Achernar, proche, incroyablement présent.

– Il ne s’agit plus de voir, souffla-t-il en moi, mais de ressentir.

– C’est étrange, plus rien n’a d’épaisseur. Il y a autour de moi une plaine sans relief, infinie.

– Oui, nous avons perdu une dimension. Écoute de tout ton être.

Il montait de cette étendue une immense rumeur, et je sus que je n’appartenais plus au monde des vivants. C’était celui de la mort, mais il n’annonçait pas la fin de toutes choses. J’évoluais dans un autre plan, incompréhensible, auquel je n’accéderai réellement qu’à l’issue de mon dernier jour. Je ne pouvais pas décrire ce que je percevais. Mon mentor vint à mon secours.

– Il n’y a pas de communication possible, seule l’observation est permise.

– Mais alors...

– Tu pourras tout de même *la* retrouver.

– Comment ?

– Il n’y a ni lieu ni repère ici. Nous sommes à la fois partout et nulle part, et ceux qui hantent cet espace répondent à ce principe. Abandonne tes conventions car tu es dans un univers autre.

Et tandis que ses pensées me parvenaient, des sens inédits s'épanouirent d'un coup en moi et, avec la fulgurance d'un éclair, je découvris la contrée tant espérée. Elle était riche de couleurs, de parfums, de sons, de sentiments, empreinte d'une douceur langoureuse. Elle ouvrait sur les perspectives vertigineuses où, je le savais, finirait par se perdre mon âme.

J'étais au seuil de la terre promise, de la félicité. J'allais y pénétrer.

Alors je *la* vis.

Elle se tenait là, au milieu d'un parterre de fleurs éclatantes, sublime.

La créature d'Achernar intervint alors, tandis que je recevais de plein fouet cette révélation.

– Il faut retourner ami, formula-t-elle très doucement. Ton heure viendra. Es-tu enfin heureux ?

– Oui.

J'ouvris les yeux. Monia était tournée vers moi, avec la même lueur d'inquiétude dans le regard que lors de notre première rencontre.

– Tu vas bien ? Tu étais à nouveau absent.

– Oui, tout va bien, fis-je en la serrant entre mes bras. C'est fini maintenant.

Elle me sourit et je l'embrassai.

– Je l'ai vue.

– Tu l'as rêvée, fit-elle en s'assombrissant.

– Non, ne crains rien. Tu es là et seul cela m'importe désormais.

– Qu'as-tu vu ? murmura-t-elle, à peine apaisée.

Je ne répondis pas tout de suite. Le voyage fabuleux que j'avais entrepris pour fuir le monde était terminé.

– Je ne sais pas le décrire, mais je n'ai aucun doute sur le fait que nous la rejoindrons un jour, car *elle* est là-bas, aux portes d'or du royaume des ombres, parée telle Norma, merveilleuse, envoûtante, si belle.

Et elle chante. Elle chante. Elle chante.